

Réception critique de la littérature québécoise au Canada anglais (1867-1901)

Réjean Beaudoin

Volume 32, numéro 3, automne 1996

Québec, une autre fin de siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036037ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036037ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

De 1867 jusqu'à la fin du XIXe siècle, des ouvrages canadiens rédigés en anglais mentionnent la production littéraire du Canada français. Ces textes ne sont pas très nombreux et paraissent surtout au cours de la décennie 1880. La démarche vise à « construire » le corpus de ces études à la fois rares et méconnues. Certains lieux communs se remarquent autour de la notion de littérature canadienne, idée qui pourrait tenir lieu de structure à cet ensemble textuel.

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudoin, R. (1996). Réception critique de la littérature québécoise au Canada anglais (1867-1901). *Études françaises*, 32(3), 61–76.
<https://doi.org/10.7202/036037ar>

Réception critique de la littérature québécoise au Canada anglais (1867-1901)

RÉJEAN BEAUDOIN

Il faut beaucoup d'histoire pour produire un peu de littérature.

Henry James, *Life of Nathaniel Hawthorne* (1879)

L'objet de cet article s'inscrit dans le projet plus vaste d'une étude de la critique de la littérature québécoise au Canada anglais, de 1867 à 1989¹. Pour exposer brièvement le contexte de cette recherche, posons que son objectif général est de dégager et d'évaluer les écarts et les convergences entre la lecture que l'on fait de la littérature québécoise dans l'institution littéraire anglo-canadienne et celle qui en est faite en français au Québec. Nous postulons que l'expérience esthétique de la collectivité anglophone opère une autre concrétisation du sens des œuvres littéraires québécoises. Il faut d'abord construire le corpus représentatif de cette réception critique en rassemblant les articles parus dans les périodiques

1. Projet de recherche subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

spécialisés ainsi que les monographies, anthologies et manuels d'histoire littéraire. Les textes journalistiques n'ont pas été retenus et les programmes d'enseignement universitaire forment un corpus secondaire, riche d'informations surtout statistiques. Les limites chronologiques s'expliquent par l'importance sociopolitique de la confédération (1867) et par son influence sur l'émergence d'une identité canadienne; les délais d'indexation et de repérage bibliographiques imposent la date de clôture (1989).

Les principes qui ont guidé la composition de ce corpus peuvent se résumer comme suit : en sont exclus les critiques québécois qui écrivent principalement en français et dont les publications sont majoritairement rattachées à l'institution littéraire québécoise (maisons d'édition, revues, universités) ; en font partie les critiques canadiens qui écrivent ordinairement en anglais et dont les publications sont parues chez des éditeurs ayant leur siège social hors du Québec; les textes des critiques francophones des autres provinces sont admis, quelle que soit la langue de rédaction, lorsque l'auteur publie la plus grande partie de son œuvre hors-Québec; les auteurs canadiens anglophones, lorsqu'ils publient au Québec, font partie du corpus, à la condition que leur texte soit paru en anglais chez un éditeur de langue anglaise.

La fonction opératoire de tels critères n'est pas toujours simple à mettre en pratique, mais leur justification méthodologique tient aux objectifs généraux du projet. Il est important de remarquer que la langue maternelle des auteurs n'est pas le seul facteur décisif, parce qu'il n'est pas facile d'établir ce fait et parce que le clivage des deux langues officielles ne recoupe pas parfaitement la polarité Québec-Canada anglais : il y a des anglophones au Québec et des minorités francophones dans toutes les provinces. Sur le plan théorique, l'étude s'appuie, entre autres, sur les concepts élaborés par Hans Robert Jauss.

Deux critères principaux ont été concurremment utilisés pour la sélection des textes critiques qui font l'objet de cette recherche : la langue de communication professionnelle choisie par l'auteur et le véhicule éditorial qui porte son ouvrage à la connaissance du public. Tout texte publié à l'extérieur du Canada est écarté. Les textes portant sur la traduction en anglais d'une œuvre littéraire québécoise ne sont étudiés que s'ils contiennent des incidences critiques. Il n'est pas question de prétendre, en ce qui concerne le présent article, que les textes analysés représentent l'ensemble de la critique anglo-canadienne portant sur la littérature canadienne-française de l'époque, ni que l'analyse qui en est faite est exhaustive. Il s'agit tout au plus de la reconnaissance préliminaire d'une

partie du matériel actuellement recueilli dans le cadre d'une recherche en cours.

De 1867 jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les publications canadiennes réservent une place variable à la production littéraire canadienne-française dans des ouvrages rédigés en anglais, et généralement consacrés à la littérature canadienne. Les auteurs de ces études se sont efforcés d'y traiter aussi des principales œuvres de leurs compatriotes qui écrivent en français, au Québec surtout, et occasionnellement dans d'autres provinces. Ces ouvrages, on s'en doute, sont peu nombreux : un peu moins d'une dizaine de titres² étalés sur une trentaine d'années. Rien d'étonnant à cela, à un moment où la littérature canadienne s'énonce à la forme interrogative. D'ailleurs, est-ce vraiment si peu ? Pour l'affirmer, il faudrait pouvoir comparer ces données avec deux corpus voisins : d'une part, la critique littéraire anglo-canadienne qui ignore complètement la littérature canadienne-française, et d'autre part, la critique québécoise de la même période qui accuse réception des œuvres canadiennes de langue anglaise. Ces deux points de comparaison révéleraient peut-être des ensembles encore plus minces que notre dizaine de textes. Si tel était le cas, on devrait convenir que les quelques écrits en question composent un facteur beaucoup moins négligeable qu'il ne pourrait sembler à première vue.

2. Voici, dans l'ordre chronologique, la liste des écrits qui font l'objet de cet article : Henry J. Morgan, *Bibliotheca Canadensis or A Manual of Canadian Literature*, Ottawa, G. E. Desbarats, 1867 ; James Douglas, « The Present State of Literature in Canada, and the Intellectual Progress of its People during the Last Fifty Years », *Transactions of the Literary and Historical Society of Quebec*, 1874-1875, p. 62-83 ; John Lesperance, « The Literary Standing of the Dominion », *Canadian Illustrated News* [Montreal], vol. XV, N^o 8, February 24, 1877, p. 118-119 ; Prosper Bender, M. D., *Literary Sheaves, or La Littérature au Canada Français (sic)*, Montreal, Dawson Brothers, Publishers, 1881 ; John George Bourinot, *The Intellectual Development of the Canadian People : An Historical Review*, Toronto, Hunter, Rose & Company, 1881 ; John Lesperance, « The Literature of French Canada », dans *Proceedings and Transactions of the Royal Society of Canada* [Montreal, Dawson Brothers, Publishers], vol. I, section II, 1883, 81-88 ; George Stewart, « Literature in Canada » [conférence prononcée devant le Canadian Club de New York], dans G. M. Fairchild, Jr. (édit.), *Canadian Leaves*, New York, Napoléon Thompson & Co., Publishers, 1887, p. 129-144 ; Charles G. D. Roberts (traducteur), Préface à *The Canadians of Old* par Philippe Aubert de Gaspé, New York, D. Appleton and Company, 1890 ; James McPherson LeMoine, *Maple Leaves Canadian History — Literature — Ornithology*, Québec, L. J. Demers & Frère, 1894 ; Thomas O'Hagan, *Canadian Essays Critical and Historical*, Toronto, William Briggs, 1901. Il faut ajouter à cette liste un article paru dans une revue new-yorkaise, que nous n'avons pas cité dans cet article mais qui semble connu de nos auteurs : A. T. Sadler, « French-Canadian Men of Letters », *The Catholic World* (New York, The Catholic Publication Society Co.), vol. XXXVII, Avril, 1883, p. 104-119.

Après leur rareté, un autre aspect de ces textes appelle une explication : c'est leur distribution chronologique. En 1867 paraît un instrument de recherche important, *Bibliotheca Canadensis* d'Henry J. Morgan, puis plus rien avant 1875. Un silence d'une durée de huit ans qui s'étend de 1867 à 1875, soit à peu près le quart de la période. L'intérêt du Canada anglophone pour la littérature canadienne-française ne s'éveille vraiment qu'à l'aube de l'avant-dernière décennie du siècle. La décennie 1880 est la plus riche, avec quatre ouvrages importants publiés. Cet intérêt coïncide apparemment avec la volonté politique de doter le pays de prestigieuses institutions culturelles et scientifiques, comme en témoignent, en 1882, la fondation du Club des Dix et de la Société Royale du Canada. On lance aussi l'idée de faire de la bibliothèque du Parlement canadien une véritable bibliothèque nationale et d'y instituer le dépôt légal de toutes les publications canadiennes, projet qui ne se réalisera que soixante-dix ans plus tard. Les dernières années du siècle, au début du gouvernement libéral de sir Wilfrid Laurier, élu premier ministre du Canada en 1896, verront la parution d'autres ouvrages. C'est l'époque où Montréal devient le foyer d'une nouvelle poussée de la pensée libérale, dont on a pu montrer qu'elle n'était pas étrangère à la première période du rayonnement de l'École littéraire de Montréal³, qui voit le jour en 1895.

UN AUTRE HORIZON D'ATTENTE

Si rare soit-elle dans ses manifestations textuelles, la démarche critique que nous étudions n'en est pas moins significative. Elle soulève en tout cas des questions, à commencer par celles de son origine et de sa finalité. Est-ce au Canada français que revient l'initiative d'une nouvelle ouverture au partenaire historique et politique que deviendrait à ses yeux le Canada anglais de 1867? Quoi qu'en dise le docteur Bender⁴ en 1881, le pacte constitutionnel a-t-il suffi à changer l'attitude des nationalistes du Québec à l'endroit des autres Canadiens

3. Michel Biron, « La romance du libéralisme : poésie et roman au tournant du siècle », dans Pierre Nepveu et Gilles Marcotte (édit.), *Montréal imaginaire : Ville et littérature*, Montréal, Fides, 1992, p. 149-209.

4. « Il y a lieu de louer le sentiment national créé par la confédération ; de là vient l'intérêt soutenu qui s'est éveillé dans tous les esprits à l'endroit de nos annales historiques et de nos particularités sociales ; cet intérêt s'observe dans toutes les provinces. » Le texte original se lit ainsi en anglais : « It is very creditable to the national feeling evoked by Confederation that our annals and social circumstances are becoming subjects of absorbing interests to all inquiring minds in the different provinces. » (Prosper Bender, M. D., *Literary Sheaves, or La Littérature au Canada Français*, p. 3.)

et à leur faire voir chez ceux qu'ils considéraient comme les vainqueurs des plaines d'Abraham des admirateurs tardifs de François-Xavier Garneau? N'est-ce pas plutôt la prospérité matérielle entrevue par les pères de la confédération qui disposait les esprits éclairés du Canada anglais à parier sur l'avènement d'une grande culture binationale? Complément désiré de son développement économique, ce capital symbolique s'inscrivait en outre dans le prolongement idéal d'une prise de conscience qui commençait à se faire jour et qui voyait dans un Canada proche de sa maturité politique l'image d'une grande puissance à construire, à l'exemple de l'éclatante république voisine. Le déblocage des rancunes héréditaires et la découverte de l'autre seraient, en somme, moins attribuables à l'ouverture des deux mentalités⁵ qu'à l'avènement d'une nouvelle conjoncture : celle de l'expansion vers l'ouest et de l'essor industriel, sur le modèle américain. Les chemins de fer et l'exploitation des ressources

5. Un seul exemple, fourni par George Stewart, pourra permettre d'apprécier la compréhension du milieu littéraire canadien-français qu'on peut trouver au Canada anglais : « L'éducation du Canadien français est beaucoup plus littéraire que scientifique. Son goût des lettres est cultivé dès un âge assez précoce, et l'éloquence, les belles-lettres et les études classiques constituent la part largement dominante de l'outillage mental du jeune homme au sortir du collège. La pensée supérieure et la recherche scientifique lui offrent peu d'attraits auxquels il ne peut résister, et il se tourne presque passionnément vers la poésie, le roman, la philosophie vulgarisée et l'histoire. C'est un insatiable lecteur, mais son goût est étroitement limité et suit la pente de ses préférences ; évitant toutes les difficultés des paradoxes de la littérature, il fuit les écrivains à l'esprit spéculatif et se délecte des livres qui comblent le mieux son besoin de distraction ; ce sont ces derniers ouvrages qu'il estime le plus. » Voici le texte original anglais : « The education of the French Canadian is much more literary than scientific. His taste for letters is cultivated at quite an early age, and oratory, *belles-lettres*, and the classics form by far the stronger part of his mental outfit on leaving college. Higher thought and scientific research have few charms for him which he cannot withstand, and he turns, with passion almost, to poetry, romance, light philosophy and history. He is an insatiable reader, but his taste is circumscribed and narrowed, and following the bent of his inclinations, he eschews all the troublesome paradoxes of literature, avoids speculative authors, and reads with delight and appreciation the books which furnish him with the most amusement. » (George Stewart, Jr., « Literature in Canada », *op. cit.* p. 134-135.) S'il est vrai, comme l'écrit Stewart, que l'éducation des collèges classiques mettait surtout l'accent sur les belles-lettres, il est cependant hasardeux d'en conclure que cette formation n'a rien produit de sérieux dans le goût et les habitudes de lecture des Canadiens français. Cette charge est-elle représentative ? Je souhaiterais citer d'autres textes qui proposent une vision moins réductrice du lectorat francophone qui a consacré quelques œuvres d'une nature moins divertissante, de François-Xavier Garneau à Léon Gérin. On parle fort peu d'Arthur Buies (une mention positive) et des chroniqueurs dans le corpus étudié, mais on y fait grand état de l'éloquence des Papineau, Cartier, Laurier et autres prédicateurs laïcs.

naturelles importent autant que la littérature dans l'ultime motivation du discours qui nous intéresse : « Il y a dans ce pays un avenir prometteur pour la littérature comme pour l'industrie⁶ », écrivait en 1881 le très écouté John George Bourinot.

Plusieurs auteurs Canadiens anglophones énoncent très explicitement un idéologème progressiste qui rompt radicalement avec les visées messianiques du Canada français, où toute idée de littérature nationale se fonde sur la mémoire historique avant de se tourner vers un avenir qui passe d'abord par la survivance des héritiers naturels du Régime français. Les deux horizons d'attente ne sauraient être plus tranchés. Au Canada anglais, la considération de la littérature canadienne passe par l'examen des conditions socioéconomiques du pays, de son développement démographique et de l'accroissement de la richesse commune. Les années 1870 et 1880 sont celles où l'identité culturelle canadienne commence à se définir. Après un inventaire serré des habitudes de lecture, des statistiques de publication, de celles des bibliothèques publiques et de l'éducation universitaire, John Douglas conclut en 1875 : « Je pense que tout ceci établit clairement que nos progrès intellectuels ne suivent pas le rythme de croissance que connaît la richesse matérielle de notre pays⁷. » Six ans plus tard, John George Bourinot se montre déjà plus optimiste : « À mesure que notre horizon politique s'élargit et qu'une existence nationale plus déployée s'étend devant nous, il doit en aller de même de notre vie intellectuelle qui gagnera non seulement en énergie, mais en assurance, appuyée sur les manifestations du raffinement de la culture⁸. » Ce n'est pas du triomphalisme, puisque le contexte de cette phrase indique que l'auteur est loin de surestimer les signes plutôt rares qui lui permettent d'espérer l'avènement d'une littérature canadienne. Il n'en reste pas moins que l'énonciation repose sur un fond de confiance. On est loin du ton des *Nouvelles Soirées canadiennes*⁹, sans même parler d'Arthur Buies ou d'Edmond de Nevers, deux écrivains complètement ignorés dans ce corpus.

6. « In this land there is a future of promise for literature as for industry » (Bourinot, p. 127).

7. « I think all these considerations make it clear that our intellectual acquirements have not kept pace with the growth in material wealth of our country » (Douglas, p. 83).

8. « As our political horizon widens, and a more expansive national existence opens before us, so must our intellectual life become not only more vigorous, but more replete with evidences of graceful culture » (Bourinot, p. 128).

9. Fondée en 1882, la revue se veut « avant tout et toujours canadienne et catholique, c'est-à-dire [...] essentiellement nationale ».

Dans *The Intellectual Development of the Canadian People*, publié à Toronto en 1881, John George Bourinot se propose d'informer ses lecteurs du progrès accompli en matière de culture depuis un demi-siècle. Si peu certain soit-il dans ses manifestations lisibles, ce progrès n'en est pas moins encourageant, selon lui. Il permet en tout cas d'entrevoir la formation prochaine d'une culture canadienne en tous points digne des deux peuples européens d'où le pays tire son origine. Après un survol historique qui souligne les acquis assurés depuis 1867, surtout sur le plan du développement économique qui fait du Canada le pays le plus favorisé du monde après les États-Unis, Bourinot constate que les étrangers ne savent rien du potentiel intellectuel que renferme le Dominion, et que les Canadiens eux-mêmes ne semblent pas s'en soucier beaucoup. La cause de cette indifférence est clairement identifiée : « Ce n'est, après tout, que la conséquence normale de la sujétion coloniale¹⁰. » L'idée est développée avec beaucoup de lucidité par ce critique qui compte parmi les esprits les plus éminents du Canada et qui est reconnu comme tel par ses contemporains.

Il faut concéder que le Canada n'a encore produit aucune œuvre marquée au sceau de l'originalité quant à la pensée. Quelques écrits humoristiques, quelques bons poèmes, un ou deux ouvrages historiques, certains travaux scientifiques et de droit constitutionnel, voilà tout ce qui a été porté à l'attention d'un petit nombre de lecteurs étrangers. Une originalité certaine peut difficilement se développer d'une manière significative dans un état de dépendance qui — peut-être à bon escient, dans certains cas — attend tout de la mère patrie pour ce qui est des traditions et des habitudes de pensée. Ce n'est que dans un autre âge de la société qu'une littérature nationale rencontre les conditions de sa naissance, lorsque les hommes ont enfin appris à penser et à se conduire par eux-mêmes, lorsqu'ils savent inventer au lieu d'imiter. [...] Il est par conséquent juste de dire que le progrès intellectuel d'un pays comme le Canada ne s'évalue pas seulement à l'importance de ses grandes œuvres officiellement reconnues dans le monde littéraire international, dont il faut bien convenir que la sanction décide de toute renommée véritable. Il importe toutefois de tenir compte des signes de culture générale qui se manifestent maintenant un peu partout, ce qui n'était pas le

10. « ... it is, after all, only the natural sequel of colonial obscurity » (Bourinot, p. 2).

cas il y a un quart de siècle, alors que le souci du gain matériel absorbait nécessairement les meilleurs talents des gens¹¹.

Historien et expert en procédure parlementaire, Bourinot n'est pas le seul à penser ainsi. La même explication se retrouve chez des auteurs américains; elle faisait déjà l'objet des réflexions d'Octave Crémazie dès 1866, comme en témoigne sa correspondance avec l'abbé Casgrain, mais ces lettres n'ont pas pu être connues de Bourinot. Charles Troop écrivait cependant en 1887 dans une revue new-yorkaise : « En tant que colonie, le Canada n'a ni les hautes attributions ni les graves responsabilités de l'État national; et là où ces attributions et ces responsabilités manquent, la vie et le sentiment nationaux, qui sont la source et l'inspiration de toute œuvre littéraire accomplie, feront également défaut¹². » Rapportée par une plume canadienne, cette remarque un peu trop brutale est aussitôt suivie d'une prudente mise au point :

Je ne peux pas me résoudre à soutenir cette affirmation, bien que je doive admettre que l'idée est stimulante et qu'elle peut se discuter. [...] Donnons une chance au Canada, donnons-lui le temps d'avoir une nombreuse classe oisive dans sa population. [...] J'ai le très ferme sentiment qu'il n'est pas hasardeux de prévoir une production littéraire canadienne dans un assez proche avenir, et que nous aurons même une littérature dont nous pourrions nous sentir légitimement fiers, et ce, sans

11. « It must be admitted that Canada has not yet produced any works which show a marked originality of thought. Some humorous writings, a few good poems, one or two histories, some scientific and constitutional productions, are alone known to a small reading public outside Canada. Striking originality can hardly be developed to any great extent in a dependency which naturally, and perhaps wisely in some cases, looks for all its traditions and habits of thought to a parent state. It is only with an older condition of society, when men have learned at last to think as well as to act for themselves, to originate rather than to reproduce, that there can be a national literature. [...] It is fair then to argue that the intellectual progress of a country like Canada must not be measured solely by the production of great works which have been stamped with the approval of the outside literary world, on whose verdict, it must of course be admitted, depends true fame. We must also look to the signs of general culture that are now exhibited on all sides, compared with a quarter of a century ago, when the development of material interests necessarily engrossed all the best faculties of the people » (Bourinot, p. 116-118).

12. « As a colony, Canada possesses neither the higher attributes nor the graver responsibilities of national existence; and where such attributes and responsibilities are wanting, national life and feeling, the source and inspiration of all literary achievements, will be equally wanting » (cité par Stewart, p. 143).

modifier ni notre allégeance politique, ni notre système de gouvernement ni notre vie nationale¹³.

En 1890, le poète Charles G. D. Roberts, traducteur d'une nouvelle édition en anglais des *Anciens Canadiens* de Philippe Aubert de Gaspé, mêle la confiance à l'inquiétude dans sa préface du roman :

Au Canada, un état bi-national se trouve en train de prendre forme ; en même temps, on assiste à l'émergence d'une littérature écrite en deux langues. Il n'y a pas d'écart notable entre les deux groupes ethniques en ce qui concerne la force et la vigueur. [...] Cette dualité commune au peuple canadien et à sa littérature ne va pas sans soulever un certain nombre de problèmes qu'il appartiendra à l'avenir de résoudre. Il est fort difficile d'anticiper d'une façon perspicace sur cette solution sans comprendre les deux groupes tels qu'ils étaient au moment de leur première prise de contact. Nous, Canadiens de langue anglaise, nous nous tournons évidemment vers la littérature canadienne-française pour connaître le peuple canadien-français¹⁴.

James McPherson LeMoine, faisant écho à un air très connu et déjà ancien, écrit en 1894 : « On ne peut douter que le Canada français avait beaucoup progressé en littérature et au niveau social avec l'affranchissement de la mentalité coloniale qui a pris fin grâce à la nouvelle loi constitutionnelle de 1841, à laquelle nous devons le gouvernement responsable ;

13. « I cannot go as far as that, though I must admit that the idea is suggestive and may be discussed. [...] Give Canada a chance, Give her time to have a large leisure class. [...] I feel that I am safe in predicting that the day of successful Canadian authorship is not far distant, and that we will yet have a literature of which we may feel reasonably proud, and that too, without changing our allegiance or altering our system of political and national life » (Stewart, p. 143-144).

14. « In Canada there is settling into shape a nation of two races ; there is springing into existence, at the same time, a literature in two languages. In the matter of strength and stamina there is no overwhelming disparity between the two races. [...] In this dual character of the Canadian people and the Canadian literature there is afforded a series of problems which the future will be taxed to solve. To make any intelligent forecast as to the solution is hardly possible without a fair comprehension of the two races as they appear at the point of contact. We, of English speech, turn naturally to French-Canadian literature for knowledge of the French-Canadian people. » (Roberts, iii) C'est l'occasion de rappeler l'intéressante épigraphe de Shakespeare, que P. Bender tirait du dernier acte d'*Othello* pour la mettre en tête de son livre, *Literary Sheaves, or La Littérature au Canada Français*, en 1881 : « Speak of me as I am, nothing extenuate./Nor set down aught in malice. » Je traduis : « Qu'on parle de moi comme je suis, sans ménagement./Mais aussi sans malveillance. »

mais il reste encore beaucoup à faire¹⁵.» L'abbé Henri-Raymond Casgrain soutenait la même chose, presque mot pour mot, quelque trente ans plus tôt. Si notre littérature est « pleine de promesses, sinon de résultats concrets¹⁶ », c'est bien parce que l'activité socioéconomique est en plein essor : le progrès intellectuel devra suivre, il n'en faut plus douter. Vers la fin du siècle, John Lespérance, écrivain canadien d'origine franco-américaine, voit l'avenir en grand : « Si la situation devait s'avérer telle que mes prévisions l'anticipent, l'avenir de la littérature canadienne-française sera plus brillant que son état actuel et l'enfant doué pourrait bien devenir un colosse débonnaire et débordant de vie¹⁷. »

Canada An Encyclopaedia of the Country, un ouvrage de référence en cinq volumes parus pendant les deux dernières années du siècle, porte le sous-titre suivant : « Le Dominion du Canada vu sous les aspects de ses *rappports historiques*, de ses *richesses naturelles*, de son *progrès matériel* et de son *développement national*.¹⁸ » Je souligne les mots qui rappellent le programme proposé une vingtaine d'années plus tôt par l'auteur de *The Intellectual Development of the Canadian People*. Dans un recueil publié en 1901, le poète et pédagogue Thomas O'Hagan réunit ses textes parus « au cours des dernières années dans plusieurs magazines¹⁹ », sous le titre *Canadian Essays Critical and Historical*. Son but est de familiariser le public canadien avec « le développement historique et intellectuel du pays²⁰ ».

Dans beaucoup de ces textes, on trouve une certaine cohésion dans les nombreuses occurrences du rapport qui se lit entre le développement récent de la richesse publique et la maturité culturelle prochaine du Canada. Les ramifications de ce lien sont apparentes tout au long de la période. D'un côté comme de l'autre de la ligne de partage des *Two Solitudes*,

15. « Undoubtedly the French element in Canada had achieved much in literature and progress since the emancipation of the colonial mind by the new constitution which, in 1841, gave us responsible government; a deal however still remains to be done » (LeMoine, p. 157).

16. « ... full of literary promise, if not of mature fruits » (LeMoine, p. 157).

17. « If such should prove the case to the extent that I anticipate, the future of the literature of French Canada will be brighter than is its present, and what is now a promising child may grow into a benign and exuberant giant » (Lespérance, p. 87).

18. « Le Dominion du Canada vu sous les aspects de ses rapports historiques, de ses richesses naturelles, de son progrès matériel et de son développement national. »

19. « ... during the past few years in various magazines » (O'Hagan, p. v).

20. « historical and intellectual development of their own country » (O'Hagan, p. v).

l'important reste le salut de la nation, mais qui ne voit pas qu'on ne parle pas de la même chose lorsqu'on emploie ce mot? La nation canadienne des écrivains anglophones ne recouvre pas la même réalité que celle des écrivains canadiens-français. D'une fin de siècle à une autre, le malentendu semble s'enraciner et l'analogie semble plus appropriée que l'altérité pour saisir le rapport à faire entre l'émergence d'une nouvelle solidarité canadienne au déclin du siècle dernier et ce que nous appelons aujourd'hui la crise de l'unité nationale : alors que le Québec s'efforce de fonder sa propre littérature afin de faire reconnaître son identité distincte, le Canada ne conçoit d'autre culture que celle qui puisse légitimer symboliquement un système socioéconomique dont les Québécois sont de plus en plus désabusés, même quand on prétend leur démontrer qu'ils en profitent. Ce n'est pas d'emblée qu'ils adhèrent à ce discours de la rationalité économique, pas plus il y a cent ans que de nos jours. Un exemple, parmi beaucoup d'autres possibles, date de l'année 1889 :

Dans le commerce même, où les Anglais sont censés être les maîtres du monde, nous avons lutté avec avantage, malgré la position défavorable qui nous était faite par la conquête, contre l'envahissement systématique de la population anglaise qui nous est arrivée munie de capitaux énormes, et avec la ferme intention de détruire tout ce qui était français dans la colonie²¹.

QUELQUES JUGEMENTS LITTÉRAIRES : LE CAS DE F.-X. GARNEAU

Prenons maintenant quelques jugements critiques portés sur l'écrivain canadien-français le plus important du XIX^e siècle. La critique anglophone reconnaît généralement la stature dominante de l'auteur de l'*Histoire du Canada*, mais les réserves exprimées à son sujet révèlent une position plutôt défensive. Bourinot, dans *The Intellectual Development of the Canadian People*, consacre un chapitre à la littérature canadienne-française sous le titre « littérature indigène²² », tout en tenant compte dans les autres chapitres des contributions francophones au journalisme, à l'éducation et à la vie publique. À propos de Garneau, il se montre fort peu enthousiaste, notamment à cause des pages admiratives de l'historien sur Papineau :

21. *Canada Artistique*, 1889. Cité par Andrée Fortin, *Passage de la modernité. Les intellectuels québécois et leurs revues*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1993, p. 75.

22. « Native Literature » (Bourinot, p. 91-127).

Le style est plein de ferveur et exprime le point de vue d'un Canadien français pénétré d'un fort sentiment patriotique ; c'est le plus grand monument jamais élevé à Papineau ; car cet homme supérieur est le héros de M. Garneau, pour qui les vertus politiques de son mentor sont toujours agréables, tandis qu'il n'aperçoit presque aucune de ses aberrations politiques²³.

Par contre, le *Cours d'Histoire du Canada*, même inachevé, de l'abbé Ferland, «lui vaut une première place parmi les historiens canadiens-français²⁴». L'œuvre de Garneau «... dont nous avons une honnête traduction, reste le meilleur ouvrage dans son genre, mais ce n'est pas une histoire du Canada — tout au plus, c'est l'histoire d'une partie et d'une catégorie de la population²⁵». L'exclusion est cinglante. On se demande quel historien anglophone, au XIX^e siècle, a pu écrire une véritable histoire canadienne, au sens où l'entend le critique.

John Lespérance reconnaît mieux les mérites de l'historien national, mais on peut constater chez lui la même préférence à demi implicite pour Ferland. Un certain malaise se lit dans l'aveu de l'importance de Garneau :

Si l'on tient compte des circonstances dans lesquelles elle a été rédigée et des moyens qui étaient à la disposition de l'auteur, l'histoire de Garneau est une œuvre remarquable, qui fait date. C'est un monument dédié à l'homme et à la terre [...]. Ferland, ayant eu un accès plus large à la documentation et son ouvrage étant d'une nature différente, a marché sur les pas de Garneau et il a écrit une œuvre d'une importance inestimable, œuvre malheureusement inachevée à cause de la mort prématurée de l'historien²⁶.

23. « It is written with much fervour, from the point of view of a French Canadian, imbued with a strong sense of patriotism, and is the best monument ever raised to Papineau ; for that brilliant man is M. Garneau's hero, to whose political virtues he is always kind, and to whose political follies he is too often insensible » (Bourinot, p. 94-95).

24. « ... entitled him to a first place among French Canadian historians » (Bourinot, p. 95).

25. « ... of which we have a fair translation, remains the best work of the kind, but it is not a history of Canada — simply of one section and of one class of the population » (Bourinot, p. 110).

26. « Considering the circumstances under which it was written, and the resources at his command, Garneau's history is a remarkable performance, constituting an epoch. It is a monument both to the man and to the land [...]. With broader means of information, and working on a different plane, Ferland followed in the wake of Garneau, producing a work of invaluable importance, unfortunately left incomplete by the author's premature death » (Lespérance, p. 82-83).

Il est tentant de penser que ces propos sur Garneau tiennent de la politesse et qu'ils tâchent de ne pas froisser des lecteurs canadiens-français qui l'ont déjà consacré, sans parler de la reconnaissance internationale de son œuvre. L'érudit Henry J. Morgan, connu pour son travail de pionnier dans le domaine des instruments de recherche, était moins parcimonieux dans sa *Bibliotheca Canadensis*, dictionnaire bio-bibliographique paru en 1867. Il y énumérait, à l'entrée « F.-X. Garneau », les nombreux comptes rendus scientifiques parus dans la presse française et américaine sur l'œuvre de l'historien canadien :

L'Histoire du Canada de M. Garneau sera toujours un ouvrage de référence essentiel. Elle a déjà fait l'objet de citations et été considérée comme faisant autorité par des écrivains d'Europe et des États-Unis aussi renommés que Henri Martin, E. Rameau, G. Bancroft, Francis Parkman, Winthrop Sargent, L. Dussieux, etc., et la plupart de nos hommes de lettres canadiens lui reconnaissent la même autorité²⁷.

Morgan reproduit en français de larges extraits de la critique, sans oublier l'abbé Casgrain, le plus longuement cité.

« Heureux le peuple qui a sa propre histoire à écrire et un historien parmi les siens pour la rédiger. Le Canada français jouit de ce double avantage²⁸. » Le sujet ne semble pas avoir échappé à l'attention de certains auteurs, mais il en est d'autres pour qui l'espace naturel peut compenser le défaut d'expérience historique chez les Canadiens. Le texte qui suit, signé par le polygraphe James MacPherson LeMoine, adopte un ton de légèreté souriante en guise d'entrée en matière, avant de proposer son bilan de la littérature canadienne-française.

Avec la permission de mon lecteur très respecté, je voudrais maintenant lui proposer une excursion dans les « verts pâturages » de la littérature canadienne, bien qu'il ne s'agisse que d'une courte promenade. [...] Allons-nous honorer ces « verts pâturages » du nom de jardin ? Si oui, soyons assurés que ce jardin ne sera jamais, au mieux, qu'une pâle copie des jardins

27. « The *History of Canada* of Mr. G. will ever be considered, a standard work. It has been quoted and given as an authority by such writers in the old and new worlds as Henri Martin, E. Rameau, G. Bancroft, Francis Parkman, Winthrop Sargent, L. Dussieux &c., and by most of our own *literati* » (Morgan, p. 135-136).

28. « Happy is the people that has a history of its own to be written and a historian of its own to write it. French Canada has both » (Lespérance, p. 82).

épanouis sous les soleils d'Europe. [...] Cependant, tout défectueux qu'il soit sous le rapport de l'art, notre jardin n'est-il pas planté dans une terre riche, extrêmement riche, en beauté inculte²⁹ ?

AUTRES QUESTIONS

De la littérature canadienne dont on discute l'existence aux œuvres publiées qui devraient permettre d'en assurer la fondation, il y a une différence parfois jugée gênante. Le potentiel d'une nouvelle richesse à mettre en valeur et la légitime satisfaction de découvrir cette mine inexploitée forment une motivation positive, mais la résolution reste un peu nonchalante chez LeMoine : « Allons-nous honorer ces "verts pâturages" du nom de jardin ? » Certes le sol est riche, « extrêmement riche », insiste-t-il, mais sans rien trouver de vraiment comestible dans cette trop généreuse nature du Nouveau Monde. Des méprises de nos ancêtres (blé d'Inde ou maïs à cochon ?), nous aurons appris que les lecteurs d'ici ne sont pas faits pour la gastronomie des vieux pays. « Si notre sol est neuf, il peut alors donner des fruits d'une saveur qui leur est propre et qui peuvent plaire même au palais capricieux de ceux qui sont repus des produits de serre chaude qu'on cultive dans le vieux continent³⁰. » Comment s'étonner que le discours critique canadien soit à la fois pompeux et rachitique ? Affamé de grandes œuvres, il n'a rien à se mettre sous la dent ; sa rhétorique un peu datée donne la mesure de sa frustration. Rien, ou si peu que rien. Mais il n'est pas interdit d'espérer en attendant, ni de tâcher de se convaincre que la « beauté inculte » vaut peut-être mieux que le parfum raffiné de la vieille culture européenne. Cependant, comment éviter toute comparaison entre une piquette et un grand cru ? C'est ainsi que tous les poètes de talent sont des petits Hugo et que les romanciers historiques ne sont pas indignes de Scott.

John Lespérance, journaliste et romancier, raconte, non sans ironie, dans « The Literary Standing of the Dominion » : « Un homme enthousiaste, dont j'ai demandé l'opinion à ce sujet, m'a dit que Crémazie était le Lamartine ; Fréchette, le Hugo ; Lemay, le Laprade ; et Sulte le Béranger du Canada.

29. « Much respected reader, with your permission let us have a ramble, a short one though it be, over the "pastures green" of Canadian literature. Shall we dignify these "green pastures" with the name of a garden ? If so, rest assured that as such it will be, at best, but a pale copy of those, radiant under European suns. [...] But if deficient in art is not the land rich, rich in the extreme, in native beauty ? » (LeMoine, p. 156).

30. « If our soil is new, yet it may produce fruits which will bear a rich flavour of their own, and may please the palate of even those surfeited with the hothouse growth of older lands » (Bourinot, p. 127).

Du coup, il aurait bien pu baptiser Chapman de Coppée canadien³¹. » La critique littéraire canadienne-française de l'époque n'est pas exempte de la complaisante ferveur de cet interlocuteur. On peut même supposer plausiblement le partage d'un certain nombre de sources primaires entre les critiques anglo-canadiens et canadiens-français, mais il faudrait une analyse de grande envergure pour confirmer l'hypothèse.

La division et l'organisation de cet ensemble textuel, bien qu'il soit peu volumineux, n'en soulève pas moins, on le voit, certaines difficultés. Les catégories de genres, par exemple, ne répondent pas à la même taxonomie que celle qui régit la littérature actuelle. Le roman historique peut osciller entre le roman ou l'histoire, selon qu'il s'agit de Philippe Aubert de Gaspé, père, ou de Joseph Marmette. Il y aurait beaucoup à dire sur l'éloquence, que beaucoup de critiques considèrent comme le berceau de la littérature canadienne-française, mais il est évident que l'appréciation des orateurs s'appuie sur d'autres critères que purement textuels; il n'est d'ailleurs jamais question des textes de leurs discours. Et les silences qui pèsent sur certaines œuvres majeures sont nombreux : Lacombe, Buies, Beaugrand et Conan, par exemple, sont à peu près ignorés. Quant à Nelligan, il reste évidemment inconnu jusqu'à l'édition que fera Louis Dantin d'un choix de ses poèmes, en 1904.

Quelle est la portée critique des textes dont nous parlons? À quels lecteurs sont-ils destinés? Leurs auteurs et leurs lecteurs ont-ils accès aux œuvres originales en français? Dans quelle mesure dépendent-ils des traductions et des sources secondaires? Les réponses à ces questions varient énormément pour chaque texte, à tel point que tout risque de devenir un cas d'espèce. De la notice biographique au simple résumé des œuvres, en passant par l'exposé didactique ou le plaidoyer *pro domo*, on trouve un peu de tout dans les ouvrages critiques que nous passons en revue. L'analyse qui témoigne d'une lecture de première main reste exceptionnelle dans ce corpus. La règle générale, c'est le discours englobant qui repose sur l'affirmation d'une littérature canadienne binationale en voie de développement. Plusieurs axes de comparaison traversent l'évaluation des productions littéraires canadiennes, qu'elles soient écrites en français ou en anglais : les grands auteurs français et anglais servent fréquemment de

31. « An enthusiastic gentleman, whose opinion I asked on the subject, told me that Crémazie was the Lamartine; Fréchette, the Hugo; Lemay, the Laprade; and Sulte, the Béranger, of Canada. Surely while he was at it, he might as well have christened Chapman the Canadian Coppée » (Lespérance [1877], p. 118).

références quand il s'agit de signaler d'honorables réussites locales; les écrivains américains sont parfois mis à contribution pour encourager des efforts méritoires; enfin, les littératures canadienne-française et anglo-canadienne rivalisent entre elles surtout en termes de genre: la première triomphe dans l'éloquence, l'emporte en poésie et en histoire, mais ses romanciers sont jugés médiocres; la seconde excellerait quant à elle dans les écrits scientifiques et politiques.

Quel sens convient-il d'attribuer au mot nation et à ses dérivés dans la prose critique de ces auteurs? Un seul exemple illustrera le problème d'interprétation. Le critique le plus crédible du corpus parle ainsi du poète le plus apprécié des lecteurs canadiens-français de son époque: «M. Fréchette a eu de la chance à plusieurs égards — en trouvant une Académie pour consacrer son talent de poète, et aussi en tant que citoyen d'une nationalité beaucoup plus encline à reconnaître que le succès littéraire est gage de fierté nationale: la population canadienne de langue anglaise n'accorde pas la même importance à la littérature³².» La phrase appelle un méticuleux décodage sémantique. L'allusion à la reconnaissance de l'Académie française ne va pas sans sous-entendu, mais quelle signification faut-il donner au mot «nationalité» appliqué à l'écrivain canadien-français? Il ne peut s'agir de la citoyenneté canadienne, puisque Bourinot prend la peine de distinguer celle du poète en l'opposant clairement à «la partie anglaise de notre population» («the English section of our population»). L'hommage rendu au patriotisme du Canada français, en raison de la reconnaissance qu'il accorde à ses écrivains, s'entend comme une intention d'éveiller l'émulation des Canadiens anglophones à cet égard, mais Bourinot veut-il aussi dire que les Canadiens français forment en cela une nation distincte de la nation canadienne? L'idée, sous sa plume, serait plutôt étonnante.

32. «M. Fréchette has been fortunate in more than one respect — in having an Academy to recognize his poetic talent, and again, in being a citizen of a nationality more ready than the English section of our population to acknowledge that literary success is a matter of national pride» (Bourinot, p. 96).